

## 1

L'été du départ de M. Robertson fut torride et, durant des semaines, le fleuve qui traversait la ville parut mort. Réduit à une espèce de serpent inerte, brunâtre, avec une écume d'un jaune sale qui s'amassait sur les bords. En passant à proximité de la rive, sur l'autoroute, les voyageurs remontaient leurs vitres, assaillis par les effluves sulfureux, asphyxiants, et ils se demandaient comment on pouvait supporter de vivre dans cette puanteur qu'exhalaient le fleuve et la fabrique. Mais les habitants de Shirley Falls y étaient habitués et, même en pleine canicule, ils n'en avaient conscience qu'au réveil – non, l'odeur ne les gênait pas particulièrement.

Ce qui les dérangeait, cet été-là, c'était que le ciel ne fût jamais bleu, que la ville semblât enveloppée d'un bandage de gaze crasseuse absorbant les rayons du soleil, arrêtant ce qui donne leurs couleurs aux choses et ne laissant filtrer qu'une atmosphère dévitalisée – voilà ce qui finissait par mettre les habitants mal à l'aise. Mais il n'y avait pas que ça : en amont, les récoltes tournaient court – les haricots restaient petits, ratatinés sur les tiges grimpantes, les carottes ne dépassaient pas l'épaisseur d'un doigt d'enfant –, et le bruit courait qu'on avait vu deux ovnis dans le nord de l'État. D'après la rumeur, le gouvernement avait même envoyé des gens enquêter.

Au secrétariat de l'usine, où quelques femmes passaient leurs journées à trier des bordereaux, à classer les doubles, à coller les timbres sur les enveloppes en appuyant avec le pouce ou le poing, on échangea d'abord des considérations inquiètes. Pour certaines, ces phénomènes annonçaient

peut-être la fin du monde, et même celles qui se refusaient à aller aussi loin devaient reconnaître que ce n'était pas forcément une bonne idée d'envoyer des hommes dans l'espace, que nous n'avions rien à faire là-haut sur la lune. Mais la chaleur demeurait implacable, les ventilateurs qui tournaient bruyamment aux fenêtres semblaient complètement inefficaces, et le souffle vint à manquer aux employées, assises à leur massif bureau de bois, les jambes un peu écartées, soulevant leurs cheveux pour s'aérer la nuque. Peu à peu, les commentaires se résumèrent en substance à un « C'est pas croyable, hein ? ».

Un jour, Avery Clark, le patron, les avait renvoyées chez elles de bonne heure, mais ensuite il n'en fut plus question malgré la touffeur de plus en plus accablante. Apparemment, elles étaient condamnées à rester là et à souffrir dans ce local qui emmagasinait la chaleur. C'était une grande salle haute de plafond, avec un plancher qui grinçait. Tout du long, les tables étaient disposées deux par deux, face à face. De basses armoires métalliques à classeurs s'alignaient contre les murs ; sur l'une d'elles était posé un philodendron, aux branches nouées et entortillées comme sur un dessin d'enfant, même si des lianes s'en échappaient et touchaient presque le sol. C'était la seule tache de verdure. Les bégonias et la misère laissés devant les fenêtres avaient tous grillé. De temps à autre, l'air chaud brassé par un ventilateur balayait au plancher une feuille morte.

Dans ce tableau de lassitude, une femme travaillait à l'écart des autres. Elle s'appelait Isabelle Goodrow et, à titre de secrétaire d'Avery Clark, elle n'avait pas de vis-à-vis. Sa table faisait face au bureau du patron soi-même, un bizarre assemblage de lambris et de grandes vitres (conçu pour lui permettre d'avoir son personnel sous les yeux, quoiqu'il les levât rarement de ses papiers), communément surnommé « l'aquarium ». Sa fonction donnait à Isabelle Goodrow un statut à part, mais de toute façon

elle était différente des autres employées. Par exemple, elle s'habillait de manière impeccable ; même par cette température, elle mettait un collant. À première vue, on pouvait la trouver jolie, mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait que tout au plus elle n'était pas laide. Elle avait des cheveux peu fournis, châtain foncé, tirés en arrière dans un chignon ou une torsade. Cette coiffure sévère la vieillissait, et ses petits yeux bruns avaient en permanence une expression étonnée.

Tandis que les autres femmes avaient tendance à beaucoup soupirer, ou à multiplier les allées et venues entre leur place et le distributeur de boissons gazeuses, qu'elles se plaignaient d'avoir mal au dos et les pieds enflés et se déconseillaient les unes aux autres d'enlever leurs chaussures parce qu'après on n'arrivait plus à les remettre, Isabelle Goodrow bronchait à peine. Les genoux joints, assise toute droite devant sa machine à écrire, elle tapait sans relâche. Elle avait un cou assez particulier. Il paraissait d'une longueur anormale par rapport à sa petite taille et ressemblait à celui du cygne apparu cet été-là sur le fleuve inerte, flottant dans une immobilité parfaite près des rives frangées d'écume.

Du moins, c'était ainsi que le percevait sa fille, Amy, laquelle venait d'avoir seize ans et, depuis peu, s'était mise à détester la vue du cou de sa mère (à détester la vue de sa mère, à vrai dire) ; d'ailleurs, elle se fichait bien du cygne. Amy ne ressemblait guère à Isabelle. Autant celle-ci avait des cheveux maigres et ternes, autant ceux d'Amy étaient épais et d'un blond illuminé de mèches plus claires. Même courts, tels qu'ils étaient coupés à présent, taillés sous l'oreille, ils éclataient de santé et de vigueur. En outre, Amy était tout en longueur. Elle avait de longues mains, de longs pieds. Mais ses yeux, plus grands que ceux de sa mère, avaient souvent la même expression de surprise hésitante, capable de mettre légèrement mal à l'aise la personne qu'ils fixaient. Bien qu'Amy fût trop timide

pour jamais fixer quiconque bien longtemps. Elle était plutôt encline à jeter un bref regard et à détourner aussitôt la tête. Elle ne savait pas vraiment quel genre d'effet elle pouvait laisser aux autres, même si, par le passé, elle s'était abondamment examinée dans toutes les glaces qui se présentaient.

Mais, cet été-là, Amy ne scrutait pas les miroirs. En réalité, elle les évitait. Elle aurait bien voulu éviter aussi sa mère, si cela n'avait été exclu – toutes deux travaillaient ensemble. Il s'agissait d'un arrangement pour l'été, conclu voilà des mois entre sa mère et Avery Clark ; selon Isabelle, Amy aurait dû s'estimer heureuse d'avoir ce job, mais ce n'était pas le cas. Elle faisait un travail assommant. Il fallait additionner sur une machine à calculer les sommes inscrites sur la dernière colonne de chacun des bordereaux jaunes empilés sur son bureau, et la seule chose qu'elle appréciait, c'était une impression, par moments, d'assoupissement du cerveau.

Évidemment, le vrai problème, c'était d'être toute la journée avec sa mère. Amy avait la sensation qu'un fil noir les reliait, aussi fin qu'un trait de crayon, peut-être, mais toujours tangible. Même si l'une d'elles sortait de la salle, allait aux toilettes, disons, ou chercher un verre d'eau au rafraîchisseur dans le couloir, ça ne coupait pas le fil noir ; il passait à travers le mur et persistait à les relier. Toutes deux faisaient de leur mieux. Au moins, leurs tables étaient éloignées et elles se tournaient le dos.

Amy était assise face à Bev, surnommée Bouboule, dans un coin au fond de la salle. D'habitude, c'était la place de Dottie Brown, mais celle-ci était en congé, ayant subi une hystérectomie. Tous les matins, Amy regardait Bev introduire sa dose de fibres alimentaires dans un carton d'un demi-litre de jus d'orange qu'elle secouait vigoureusement. « Veinarde ! disait-elle. T'es jeune, t'as la santé et tout. Je parie même que tu penses jamais à tes intestins. » Gênée, Amy détournait les yeux.

Bouboule allumait toujours une cigarette dès qu'elle avait fini son jus d'orange. Des années plus tard, on allait adopter un décret qui lui interdirait de fumer sur son lieu de travail – elle grossirait encore de cinq kilos et prendrait alors sa retraite –, mais, pour le moment, elle était libre de tirer de longues bouffées, après quoi elle écrasait son mégot dans le cendrier de verre et annonçait à Amy : « Et voilà, ça a marché, la machine est en route. » Elle lui adressait un clin d'œil en se levant pesamment pour transporter vers les toilettes sa masse volumineuse.

C'était intéressant, à vrai dire. Amy ignorait jusque-là que les cigarettes pouvaient avoir un effet laxatif. Elle ne s'en était pas aperçue lorsqu'elle fumait en compagnie de Stacy Burrows dans le bois derrière le lycée. Et elle n'aurait jamais cru non plus qu'une adulte pourrait parler si librement de ses intestins. À ce détail, en particulier, elle se rendait compte à quel point sa mère et elle différaient des autres gens.

De retour des toilettes, Bouboule s'assit avec un grand soupir, tout en enlevant d'infimes peluches de son vaste corsage sans manches. « Bon, dit-elle en tendant la main vers le téléphone, révélant ainsi l'auréole de sueur qui tachait sous l'aisselle le tissu bleu pâle, c'est le moment de passer un coup de fil à cette vieille Dottie. » Bev téléphonait tous les matins à Dottie Brown. Elle composa le numéro sur le cadran avec le bout d'un crayon et se cala le combiné entre l'épaule et le cou.

« Tu perds toujours du sang? », demanda-t-elle en tapotant la table avec ses ongles roses, presque enfouis sous la chair. C'était du vernis rose pastèque, elle avait montré le flacon à Amy. « T'es partie pour battre les records ou quoi? T'en fais pas, t'as pas besoin de te presser pour revenir. Tu manques à personne ici. » Bouboule saisit un catalogue Avon pour s'éventer, elle fit grincer son siège en s'appuyant au dossier. « Non, je te charrie pas, Dot. C'est bien plus agréable de regarder la jolie figure

d'Amy Goodrow que de t'entendre gémir sur tes douleurs. » Elle adressa un nouveau clin d'œil à Amy.

Cette dernière baissa la tête et pianota sur sa machine à calculer. C'était gentil à Bev de dire ça, mais naturellement ce n'était pas vrai. Dottie lui manquait beaucoup. Elles étaient amies depuis toujours, elles travaillaient déjà à la même place avant la naissance d'Amy, même si ça lui donnait le vertige rien que d'y penser. De plus, Bev adorait bavarder. Elle était la première à en convenir. « Je peux pas la fermer cinq minutes », disait-elle, et Amy en avait eu un jour la confirmation en guettant la pendule. « J'ai besoin de parler, expliquait-elle. C'est physique. » Il y avait là quelque chose d'indéniable. Son besoin de parler semblait aussi permanent que son besoin de sucer des bonbons acidulés et d'allumer des cigarettes, et Amy, qui l'adorait, regrettait la frustration que devait lui causer sa propre nature silencieuse. Sans se le formuler vraiment, elle en rendait sa mère responsable. Isabelle n'était pas très loquace, elle non plus. Il n'y avait qu'à la voir passer sa journée à taper à la machine ; jamais elle ne s'attardait près de quelqu'un pour demander comment ça allait, se plaindre de la chaleur. Les autres la trouvaient snob, elle s'en doutait sûrement. Étant sa fille, Amy devait être mise dans le même sac.

Pourtant, Bouboule ne paraissait pas du tout frustrée de partager son coin avec elle. Elle raccrocha et se pencha en avant pour lui confier que la belle-mère de Dottie Brown était la femme la plus égoïste de toute la ville. Dottie avait été saisie d'une envie de salade de pommes de terre, ce qui était très bon signe, bien sûr, et lorsqu'elle l'avait dit à sa belle-mère dont la salade de pommes de terre était inégalable, tout le monde le savait, Bea Brown lui avait suggéré de s'extirper de son lit pour aller se les faire cuire.

« C'est dégoûtant, répondit sincèrement Amy.

— Et comment ! » Bev se recula et bâilla en tapotant sa gorge replète, tandis que ses yeux s'humectaient.

« Mon chou, reprit-elle avec un hochement de tête, je te conseille d'épouser un type qui aura perdu sa mère. »

Le local qu'on appelait pompeusement « la salle à manger », à l'usage du secrétariat de la fabrique, avait un air désordonné et délabré. Une rangée de distributeurs longeait l'un des murs, un miroir fendu en couvrait un autre ; les tables couvertes de linoléum décollé étaient réunies ou éparpillées au petit bonheur et au gré des employées qui s'installaient en étalant le déjeuner qu'elles avaient apporté, leurs sodas et leurs cendriers, puis sortaient leurs sandwiches du papier paraffiné. Comme d'habitude, Amy se plaça loin du miroir fêlé.

Isabelle s'assit à la même table et secoua la tête en entendant l'histoire de la réplique effarante assenée à Dottie par sa belle-mère Bea Brown. D'après Arlene Dicker, c'était sans doute à cause des hormones, il suffisait de bien regarder le menton de Bea Brown pour voir qu'elle avait de la barbe, et Arlene était convaincue que ces femmes-là avaient en général un sale caractère. Rosie Tanguay déclara que le problème de Bea Brown, c'était de n'avoir jamais travaillé de sa vie ; et ensuite la conversation éclata en petits groupes, les voix se chevauchaient. Des éclats de rire punctuaient une anecdote, des onomatopées consternées en accompagnaient une autre.

Amy s'amusait. Tout ce dont il était question l'intéressait, y compris l'histoire d'un réfrigérateur tombé en panne : deux litres de glace au chocolat fondue, tournée en une nuit et qui empestait le lendemain matin. Les paroles s'entrecroisaient avec aisance et la mettaient à l'aise, elle aussi ; silencieuse, elle promenait son regard de visage en visage. Elle n'était pas tenue à l'écart, mais, discrétion ou indifférence, les autres ne faisaient aucun effort pour l'amener à participer. Ces conversations lui changeaient les idées. Elle y aurait pris plus de plaisir, bien entendu,

si sa mère n'avait pas été là, mais l'agitation de la cantine leur fournissait à toutes deux un certain répit, même si le fil noir continuait de les relier.

Bouboule enfonça un bouton du distributeur de boissons et une canette de Tab dégringola bruyamment dans le réceptacle. Elle courba son énorme corps pour la prendre. « D'ici trois semaines, Dottie sera en état d'avoir des rapports », dit-elle. Le fil noir se tendit entre Amy et Isabelle. « Trois mois, ça l'arrangerait mieux. » Avec une petite détonation, le gaz s'échappa de la canette débouchée. « Mais il paraît que Wally commence à s'énerver. Il ronge son frein. »

Amy déglutit la croûte de son sandwich.

Une femme lança : « Il a qu'à se débrouiller tout seul ! », et les rires explosèrent. Le cœur d'Amy battit plus vite, des gouttes de sueur perlèrent au-dessus de sa bouche.

« L'hystérectomie, ça entraîne la sécheresse vaginale, remarqua Arlene Tucker d'un air sentencieux.

— Pas pour moi.

— Parce qu'on t'a pas retiré les ovaires. » Arlene appuya cette explication d'un hochement de tête – elle avait des convictions bien ancrées. « Dottie, on lui a fait la totale.

— Ma mère, les bouffées de chaleur, ça la rendait dingue », intervint une autre, et les crises provoquées par la ménopause firent oublier l'irritable Wally, Dieu merci ; Amy retrouva son pouls normal et cessa de transpirer.

Isabelle enveloppa ce qui restait de son sandwich et le rangea dans le sac. « Il fait vraiment trop chaud pour manger », murmura-t-elle à Bev. C'était la première fois qu'Amy entendait sa mère faire allusion à la température.

« Oh, bon sang, qu'est-ce que j'aimerais pouvoir en dire autant ! », gloussa Bouboule, et son ample poitrine se souleva. « Moi, y a rien qui me coupe l'appétit. »

Isabelle sourit et tira un bâton de rouge à lèvres de son sac à main.



Amy bâilla. Elle se sentait soudain exténuée ; elle aurait volontiers posé la tête sur la table et se serait endormie à l'instant.

« Un truc qui m'intrigue, mon chou », poursuivait Bev. Elle venait d'allumer une cigarette et dévisageait Amy à travers la fumée. Elle ôta de sa lèvre une bribe de tabac qu'elle examina un instant avant de l'expédier par terre. « Qu'est-ce qui t'a poussée à te couper les cheveux ? »

Le fil noir vibra et vrombit. Involontairement, Amy regarda sa mère. Isabelle se mettait du rouge à lèvres à l'aide d'un miroir de poche, la tête un peu penchée en arrière ; la main qui tenait le bâton de rouge se figea.

« C'est mignon, ajouta Bev. Y a pas plus mignon. Mais ça m'intriguait, voilà tout. Avec la belle nature de cheveux que tu as. »

Amy tourna la tête vers la fenêtre et se pinça le lobe de l'oreille. Les employées jetaient leurs sacs en plastique dans la poubelle, époussetaient les miettes sur leurs vêtements, bâillaient, le poing devant la bouche, en se levant.

« Ça doit tenir moins chaud comme ça, ajouta Bouboule.

— Oui. Nettement moins chaud », dit Amy en lui jetant un bref coup d'œil.

Bev poussa un soupir sonore. « OK, Isabelle. On y va. On retourne à la mine. »

Tout en pressant ses lèvres l'une contre l'autre, Isabelle fit claquer le fermoir de son sac à main. « C'est ça, dit-elle sans regarder Amy. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ont droit au repos. »

Isabelle avait sa propre histoire. Bien des années auparavant, lorsqu'elle était arrivée à Shirley Falls et avait loué le vieux pavillon des Crane à l'orée de la ville sur la Route 22, pour s'y installer avec ses rares possessions et sa fille en bas âge (une enfant à la mine grave, aux boucles de lin),

elle avait éveillé une certaine curiosité chez les membres de l'Église congrégationaliste et parmi ses nouvelles collègues de bureau, à la fabrique.

Mais la jeune Isabelle Goodrow ne s'était pas montrée communicative. Elle se bornait à répondre que son mari était décédé, ainsi que ses parents, et qu'elle était venue en ville pour trouver plus facilement un moyen de gagner sa vie. On n'en savait guère plus long. Même si certains avaient remarqué qu'au tout début elle portait une alliance qui n'avait pas tardé à disparaître de son annulaire.

Elle ne s'était pas fait d'amies. Ni d'ennemies, d'ailleurs, bien que son travail consciencieux lui valût un avancement rapide. Chacune de ses promotions avait suscité quelques grognements au bureau, et surtout la dernière, lorsqu'elle était sortie du rang pour devenir la secrétaire particulière d'Avery Clark, mais personne ne lui en voulait. On ne se privait pas trop d'échanger dans son dos des remarques, des plaisanteries sur la bonne petite partie de jambes en l'air qu'il lui aurait fallu pour se décontracter, mais ce genre de commentaires s'était raréfié au fil des ans. L'ancienneté avait fait son œuvre. Lorsque Amy craignait que sa mère passe pour une snob, ce n'était pas vraiment fondé. Les employées se livraient à des commérages sur tout le monde, mais Amy était trop jeune pour comprendre que leur façon familiale de s'accepter les unes les autres englobait sa mère.

Néanmoins, personne n'aurait prétendu réellement connaître Isabelle. Et personne non plus ne pouvait deviner qu'en ce moment la pauvre femme vivait un enfer. Si elle paraissait avoir maigri, si elle avait un peu mauvaise mine, bon, c'était la canicule. Même en fin de journée, la chaleur montait du bitume tandis qu'Amy et Isabelle traversaient le parking.

« Passez une bonne soirée, toutes les deux ! », cria Bouboule en se hissant dans sa voiture.

Sur le rebord de la fenêtre au-dessus de l'évier, les géraniums avaient des fleurs rouge vif grosses comme une balle de base-ball, mais deux feuilles de plus venaient de jaunir. En posant ses clés sur la table, Isabelle s'en aperçut tout de suite et elle alla les enlever. Si elle avait su que l'été serait aussi éprouvant, elle se serait épargné l'achat de ces géraniums. Elle n'aurait pas non plus garni les jardinières en façade de pétunias mauves, ni planté des tomates, des impatiences et des œillets d'Inde derrière la maison. À présent, dès qu'elle les voyait pencher la tête un tant soit peu, elle éprouvait un sentiment de culpabilité. Elle palpa la terre dans les pots, pour vérifier le degré d'humidité, et la trouva en fait trop mouillée, car il fallait du grand soleil aux géraniums, et non cette chaleur moite. Elle jeta les feuilles jaunies dans la poubelle sous l'évier et s'écarta pour laisser passer sa fille.

Ces temps-ci, c'était Amy qui préparait le dîner. Au temps jadis (dans sa tête, Isabelle désignait ainsi leur vie commune avant cet été-là), elles s'en occupaient à tour de rôle, mais, actuellement, cette tâche incombait à Amy seule. Un accord tacite – c'était bien le moins qu'elle pût faire : ouvrir une boîte de betteraves et passer à la poêle des steaks hachés. Pour le moment, elle était là à entrebâiller les placards, enfoncer dans la viande un doigt négligent. « Lave-toi les mains », dit Isabelle en tournant les talons pour gagner l'escalier.

Mais le téléphone, posé à l'abri au coin du plan de travail, se mit à sonner et toutes deux sursautèrent, partagées entre l'espoir et l'inquiétude : il lui arrivait de rester muet plusieurs jours de suite.

« Allô ? », dit Amy, et Isabelle s'immobilisa, le pied sur la première marche.

« Ah, salut ! poursuivit Amy. C'est pour moi », lança-t-elle à sa mère sans la regarder, la main plaquée sur le combiné.

Isabelle monta lentement l'escalier. « Ouais », entendit-elle. Puis, un instant plus tard, Amy demanda d'une voix adoucie : « Comment va ton chien ces jours-ci ? »

Qui, parmi les relations de sa fille, possédait un chien ? Isabelle entra dans sa chambre mansardée, étouffante à cette heure du jour, mais elle referma la porte, bruyamment, de façon à proclamer à l'intention d'Amy : *Tu vois, je respecte ta vie privée.*

Le fil du téléphone entortillé autour du bras, Amy perçut le message, mais elle savait que sa mère cherchait seulement à paraître momentanément généreuse, à marquer un point ou deux à bon compte. « Je vais pas pouvoir », répondit-elle dans le combiné tout en pressant avec la paume sur la viande hachée. Puis, quelques instants plus tard : « Non, je lui en ai pas encore parlé. »

Appuyée contre la porte de la chambre, Isabelle n'avait pas l'impression d'épier sa fille. Simplement, elle se sentait trop agitée pour aller se laver la figure et se changer tant qu'Amy était au téléphone. Mais cette dernière ne disait pas grand-chose, et Isabelle ne tarda pas à l'entendre raccrocher. Puis il y eut des bruits de casseroles. Isabelle entra dans la salle de bains pour prendre une douche. Ensuite, elle ferait sa prière et descendrait dîner.

En réalité, elle commençait à se lasser de cette histoire de prières. Elle savait bien qu'à son âge Jésus-Christ avait déjà gravi le calvaire et patiemment enduré son supplice sur la croix, le vinaigre porté à sa bouche et tout le reste, ayant auparavant rassemblé son courage au Jardin des oliviers. Mais quant à elle, habitante de Shirley Falls, même si elle avait bel et bien connu la trahison du fait de sa propre fille, émule de Judas, pensa-t-elle en se talquant la poitrine, elle ne disposait d'aucune oliveraie pour y méditer, et le courage lui manquait. Peut-être même la foi, aussi. En ce moment, elle doutait que Dieu se souciât le moins du monde de ce qu'elle subissait. Il était trop insaisissable, quoi qu'on en dise.

D'après le *Reader's Digest*, c'est en priant avec constance que vous améliorez votre capacité à prier, mais Isabelle se demandait si le *Reader's Digest* n'avait pas tendance à la simplification. La série d'articles « Je suis le cerveau de Joe » ou « Je suis le foie de Joe » lui avait plu, mais « Prier : comment se perfectionner par la pratique » était assez futile, à bien y réfléchir.

Elle avait fait des efforts. Depuis des années, elle s'efforçait de prier, et elle allait encore essayer de prier, étendue sur son couvre-lit blanc, la peau encore humide après sa douche, les yeux fermés face au plafond blanc et bas. Prier pour recevoir Son amour. Demande, et tu obtiendras. Ce n'était pas commode. Il ne fallait pas se tromper, partir sur une fausse piste. Il ne fallait pas paraître égoïste à Dieu en demandant des biens matériels, comme les catholiques. Le mari d'Arlene Tucker était spécialement allé prier à la messe pour avoir une nouvelle voiture, ce qu'Isabelle trouvait effarant. Si elle avait précisé l'objet de sa prière, elle n'aurait pas eu la vulgarité de mendier une voiture – elle aurait demandé au Bon Dieu un mari, ou une meilleure fille. Mais c'était hors de question. (S'il Te plaît, mon Dieu, envoie-moi un mari, ou au moins une fille convenable...) Non, elle voulait seulement prier pour que le Seigneur l'aime et la guide sur le bon chemin, et tenter de Lui faire comprendre qu'elle accueillerait volontiers ces bienfaits-là, s'Il daignait lui accorder un signe. Mais elle ne sentait rien venir, rien d'autre que le retour de la transpiration au visage et sous les bras, dans la chaleur de cette petite chambre. Elle était fatiguée. Le bon Dieu aussi devait être fatigué. Elle se redressa pour enfiler son peignoir et elle descendit à la cuisine dîner en compagnie de sa fille.

Le tête-à-tête était difficile.

Chacune évitait le regard de l'autre, et Amy ne semblait pas juger qu'elle avait à assumer la responsabilité de la conversation. « Ma fille, cette étrangère. » Un bon titre pour un article dans le *Reader's Digest*, si ce n'avait

pas déjà été fait, or cela rappelait vaguement quelque chose à Isabelle. Mais elle ne voulait plus réfléchir à rien, elle ne pouvait plus supporter de réfléchir. Elle palpa le pot à crème en fine faïence irlandaise posé devant elle sur la table, ce petit objet, délicat comme un coquillage irisé, qui lui venait de sa mère. Amy l'avait rempli de lait pour le thé d'Isabelle, laquelle aimait en accompagner ses repas quand il faisait chaud.

Incapable de réprimer sa curiosité, Isabelle se dit qu'au fond elle avait bien le droit de savoir, et elle finit par demander : « Avec qui parlais-tu, au téléphone ?

— Stacy Burrows », articula Amy avant de se remplir la bouche de viande hachée.

Tout en tranchant sur son assiette une betterave en conserve, Isabelle essaya de se rappeler à quoi ressemblait cette Stacy.

« Des yeux bleus ?

— Pardon ?

— C'est celle qui a de grands yeux bleus et les cheveux roux ?

— Possible. » Amy fronça légèrement les sourcils, contrariée par la façon dont sa mère penchait la tête au bout de son long cou, comme une couleuvre. Et elle détestait l'odeur du talc.

« Comment ça, possible ?

— Enfin, oui, c'est elle. »

Les couverts tintaient faiblement au contact des assiettes. Toutes deux mastiquaient sans bruit, leurs lèvres bougeaient à peine.

« Que fait son père dans la vie ? reprit Isabelle au bout d'un moment. Est-ce qu'il travaille à la fac ? » Elle était sûre, en tout cas, qu'il ne travaillait pas à la fabrique.

Amy haussa les épaules, la bouche pleine. « Mmmm, j'sais pas trop.

— Tu dois quand même bien avoir une idée de ce que fait ce monsieur ? »

Amy but une gorgée de lait et s'essuya d'un revers de main.

« S'il te plaît ! » Isabelle baissa les paupières d'un air dégoûté, et Amy prit sa serviette.

« Il doit être prof, admit-elle.

— Professeur de quoi ?

— Psychologie. Je crois. »

Cela se passait de commentaire. Si c'était vrai, cela signifiait simplement aux yeux d'Isabelle qu'il était détraqué. Pourquoi fallait-il qu'Amy choisisse d'être amie avec la fille d'un cinglé ? Elle l'imagina barbu, puis elle se souvint que l'infâme M. Robertson avait une barbe, lui aussi, et son cœur se mit à battre si fort qu'elle en eut presque le souffle coupé. Sa poitrine exhala l'odeur du talc.

« Quoi ? », dit Amy en lui jetant un coup d'œil sans lever la tête de son assiette, s'apprêtant à enfourner un morceau de toast dont le bord était imprégné du sang de la viande.

Isabelle fit un signe de dénégation et regarda le voilage blanc légèrement gonflé par un courant d'air, derrière sa fille. Ce qui était arrivé, c'était comme un accident de voiture, songea-t-elle. Après, on n'arrête plus de se dire : si seulement le camion avait franchi le carrefour avant que je m'y engage. Si seulement M. Robertson était passé par Shirley Falls avant qu'Amy entre au lycée. Mais on monte dans son auto, l'esprit ailleurs, et pendant que le camion dévale en grondant la bretelle pour pénétrer dans la ville, on approche du croisement. Et puis c'est fini, la vie ne sera jamais plus pareille.

Isabelle ramassa des miettes du bout des doigts. Déjà, elle avait du mal à se rappeler comment était leur vie avant cet été. Il y avait eu des soucis – ça, elle s'en souvenait. Un perpétuel manque d'argent, les collants qui filaient tout le temps (Isabelle ne mettait jamais un collant filé, ou alors elle mentait et racontait que ça venait d'arriver), et Amy qui avait à préparer quelque chose pour

la classe, un truc idiot de carte en relief pour laquelle il fallait de la glaise et du caoutchouc mousse, des travaux de couture en cours d'économie domestique – là aussi, il fallait déboursier. Mais aujourd'hui, en mangeant son steak haché et son toast face à sa fille (cette étrangère), avec la lumière voilée du soleil de fin d'après-midi qui tombait sur le sol devant la cuisinière, Isabelle éprouvait la nostalgie de ce temps-là, du privilège de se tracasser pour des choses banales.

« Cette Bev, dit-elle, parce que le silence de leur repas devenait oppressant et parce qu'elle n'osait plus poser de questions au sujet de Stacy, cette Bev, elle fume vraiment trop. Et elle mange trop, aussi.

— Ouais.

— Sers-toi de ta serviette, s'il te plaît. » Elle ne pouvait se retenir : ça la rendait folle de voir Amy lécher le ketchup sur ses doigts. D'un coup, la colère latente faisait surface et lui glaçait la voix. Mais, pour être honnête, le ton n'était pas seulement glacé. Une pointe de haine avait peut-être aussi percé. Et, à présent, Isabelle en ressentait également envers elle-même. Elle aurait retiré sa remarque si elle avait pu, sauf qu'il était trop tard, et, en piquant sa fourchette dans un morceau de betterave, elle vit Amy frotter sous sa paume la serviette en papier qu'elle jeta sur son assiette.

« En tout cas, elle est sympa, dit Amy. Bev, je la trouve sympa.

— Personne n'a prétendu le contraire. »

La soirée s'annonçait interminable ; la barre de soleil voilé avait à peine progressé sur le carrelage. Amy se tenait les mains jointes sur les cuisses, le cou en avant tel l'un de ces chiens joujoux ridicules qu'on voyait parfois hocher la tête sur la plage arrière des autos. Au lieu de lui lancer : « Tiens-toi droite ! » comme elle en avait envie, Isabelle se borna à dire d'un ton las : « Tu peux t'éclipser, si tu veux. Je ferai la vaisselle, ce soir. »